

LA SYMPHONIE

LE
CINEMA

PASTORALE

CEST une grande réussite où le mérite de Jean Delannoy éclate à chaque instant. L'entreprise n'était pas commode, Jean Aurenche a subitement reconstruit, développé, dramatisé, en amitié avec le réalisateur, rendu valable enfin pour l'écran ce strict roman, cette importante nouvelle plutôt, d'André Gide, peu familière au grand public, mais qui va bénéficier d'un fameux coup de projecteur! Déjà, on la réédite. Il ne faut plus étourdiment médire du cinéma qui rend parfois, comme c'est ici le cas, de grands services à la littérature confinée.

La *Symphonie pastorale*? Titre que justifiait clairement, dans le petit livre, l'exécution de la « sixième » (à laquelle nous échappons dans le film) et, ironiquement, la méritente, puis le drame qui s'installe, s'enracine et détruit le foyer d'un pasteur protestant. Sans aller aussi loin que Schopenhauer, qui prétendait qu'« en éliminant de la religion l'ascétisme et en particulier le principe autour duquel il gravite, le mérite du célibat, le protestantisme abandonnait en réalité déjà ce qui constitue l'essence même du christianisme et qu'en ce sens on peut même dire qu'il s'en sépare et le renvoie » (1), les auteurs de *La Symphonie pastorale* nous montrent qu'un « homme de Dieu », marié, père d'une famille nombreuse, partagé entre les soins humains et son ministère sacré, ne peut sauver la situation, dès que



Pierre Blanchar et Michèle Morgan dans « La Symphonie Pastorale ».

l'amour s'en mêle, longtemps déguisé sous les beaux noms de bonté et de charité, mais à la fin éclatant, que par une lente feinte dont il devient dououreusement conscient. L'atmosphère du roman, protestante jusqu'à l'asphyxie, est, dans le film, respirable. Je ne suis pas de ceux qui le regrettent. Le pasteur a pourtant recours à un journal intime, comme dans le roman, beaucoup plus discrètement toutefois, mais nous épargne ces pieux borborygmes : citations bibliques, morceaux de versets, qui tournent vite au tic et marquent une déformation professionnelle. Le dialogue de Pierre Bost est un modèle de tact, de finesse et d'humour. J'ai vu le film, l'après-midi, avec le public, dans une salle

bondée, près d'une vieille dame à lunettes noires qui venait d'assister à une projection, mais demeurait à la suivante, toute bouleversée et si pleine encore d'émotion qu'elle m'accueillit, sans me connaître, en disant : « Ah ! quel film ! et avec des artistes parfaits ! » Elle avait parfaitement raison. Dès premières images, superbes et glacées, de montagnes et de neige, vous glissez sournoisement au centre du drame, dans une impacable progression, guidés par quelqu'un d'invisible qui a tout choisi, tout agencé, tout concerté, à qui rien n'a échappé, et c'est Jean Delannoy qui, d'un coup de maître, élargit la place qu'il avait déjà marquée parmi les réalisateurs internationaux. Telle image où le pasteur au premier plan, dans cette salle de bois, au plafond bas, entre sa femme et la jeune aveugle, figure le fétu même de la balance qui pèse son destin, reste inoubliable. Et aussi celle de sa course haletante, empêtrée, vers le tragique dénouement. Le pasteur, c'est Pierre Blanchar, c'est-à-dire la passion contenue, tantôt grondante, tantôt pléyoyable, mais toujours illuminée d'une noblesse qui force l'admiration. Pourquoi le voudrait-on vulgaire ? Son personnage — voilà le tour de force — exclut toute idée d'hypocrisie et de calcul qui l'eût rendu ou odieux ou comique. C'est qu'il a mis à l'établir une conscience, une simplicité, une modestie dont bien peu d'acteurs sont capables. La flamme de son regard, qu'embuent parfois des larmes, trahit tout : à tour ses craintes, ses espoirs, sa lutte, ses remords ; mais quelle douleur quand il tient l'aveugle par l'épaule, quelle torture quand il pose la tête sur sa poitrine, prêt au reniement, ou qu'il affronte les reproches de sa femme, la colère de son fils ! La femme du pasteur : Line Noro. Elle non plus n'a pas peur de se montrer humble, résignée, violente, secouée de sanglots, misérablement ; en caraco à son ménage ; au temple avec un chapeau ridicule. On la sent ravagée de sincérité et pourtant elle ment, comme tout le monde. Le fils du pasteur : Jean Dessailly. Parfait. Deux personnages nouveaux : la fiancée du fils (Andrée Clément), figure sombre, pleine d'arrière-pensées, lourde d'une réserve de puissance inemployée dans un rôle court, et son père (Louvigny), barbu, jovial, exquis de légèreté déplacée. Enfin le miracle : Michèle Morgan. En parlant d'elle, par où commencer ? Son intelligence d'abord. Quelle autre vedette eût consenti à montrer, à livrer un visage aussi nu, aussi dégraissé de fards et d'onguents, aussi dépouillé de coques et de boucles indésirables ? Ensuite ? Cette beauté qui la défend. Sa retenue, son air d'« ailleurs », la présence d'une âme. La justesse de son ton toujours. Que de moments où le cœur est touché ! La grande scène, muette, où la vue recouvrée, elle reçoit le fils, croyant voir le père : son baiser silencieux qui scelle une cruelle-erreur sur la personne. Il faudrait presque tout évoquer et par là renouveler son propre plaisir. Quoi encore ? L'entrée de l'aveugle dans le temple, coiffée en chien sautant par la fille du pasteur et parée d'une dentelle de tabouret de piano ! La grâce pathétique de la valse où elle s'aventure. Et la tête de Médiuse que la mort lui compose...

Bernard ZIMMER.

(1) Schopenhauer : *Morale et Religion* (traduction de Pierre Godet).

La Bataille

3/10 - 40